http://divergences.be/spip.php?article3121

Revue libertaire internationale en ligne
DIVERGENCES
Nous sommes définis par les lignes que nous décidons de traverser ou d’accepter comme frontières

Interview d’Alain Bihr : La préhistoire du Capital

- Archives - Archives Générales 2006 - 2022 - Avant - Alain Bihr - Analyses -

Date de mise en ligne : lundi 5 novembre 2018

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

A l’occasion de la sortie de son nouvel ouvrage, La préhistoire du capital (Editions Page deux), AlternativeLibertaire.org a interviewé Alain Bihr.

Origine

Alternative Libertaire. Tu viens de publier aux éditions Page deux "La préhistoire du capital". Tu y analyses le cheminement à travers lequel s’est formé le capital, ce rapport de production qui donne naissance au capitalisme. Pourquoi t’intéresser à ce sujet ?

Alain Bihr. Il y a à cela essentiellement deux raisons. D’une part, cet ouvrage prend place dans une tétralogie consacrée à l’analyse de l’ensemble de ce que je nomme le devenir-monde du capitalisme : le processus historique par lequel le capitalisme s’est constitué dans le mouvement même par lequel il s’est progressivement bien qu’inégalement soumis l’ensemble des formations sociales de la planète, l’humanité entière en définitive. Processus qui vient d’entrer dans une nouvelle phase depuis un bon quart de siècle avec ce qu’on nomme couramment mais d’une manière tout à fait confuse « la mondialisation ». La préhistoire du capital constitue le premier volet de cette tétralogie, dans laquelle j’analyse la formation de ce rapport de production qu’est le capital, jusqu’au moment où il a été en capacité de se lancer, précisément, à la conquête du monde. D’autre part, il s’agissait pour moi de revenir sur cette préhistoire, sur cette histoire du capital d’avant le capitalisme, notamment pour régler une bonne fois son compte à ce que j’appelle la légende libérale.

AL. En effet, tu démontes cette « légende libérale » de la formation du capitalisme, due à Adam Smith. En quoi consiste-t-elle et quelles en sont les implications ?

AB. Tout simplement dans l’idée que le capital comme rapport de production et que le capitalisme comme mode de production résulteraient pour l’essentiel simplement d’une expansion de la sphère de la circulation marchande. En gros, il aura suffi de laisser la dynamique des échanges marchands opérer pour que, tout naturellement, le capital se forme et que le capitalisme en résulte. Cette idée, en effet mise en forme par Adam Smith, constitue le viatique le plus commun de la pensée économique, notamment libérale et néolibérale, depuis deux siècles. Mais elle est imprègne aussi encore très fortement les études historiques et sociologiques sur les origines du capitalisme, à quelques très rares exceptions près. Or cette idée est fausse de part en part. Elle méconnaît totalement l’originalité du capital comme rapport de production, fondée comme l’a bien compris Marx sur l’expropriation des producteurs, condition sine qua non pour que non seulement la plus grande part du produit du travail social puisse prendre une forme marchande mais encore pour que les conditions du procès de production lui-même, moyens de production et forces de travail, deviennent marchandises. Or il s’en faut de beaucoup pour que cette expropriation puisse s’expliquer seulement par l’extension de la circulation marchande. Bien au contraire, loin que ce soit cette extension qui explique cette expropriation, c’est la seconde qui explique la première. C’est donc elle qu’il faut commencer par expliquer.

AL. Précisément, cette explication, tu la cherches dans la comparaison entre les destins de trois civilisations : le monde asiatique, le monde méditerranéen antique et le monde européen médiéval. Quelles sont leurs différences du point de vue de la formation du capital ?

AB. En fait, je n’ai fait que reprendre les indications laissées par Marx dans quelques passages épars de son œuvre, le principal étant le fameux développement qu’il consacre dans ses fondements de la critique de l’économie politique aux « formes ayant précédé la production capitaliste ». Dans ce passage, il suggère nettement que, sur la base de la

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne

forme dite "asiatique" de production, l’expropriation des producteurs devait nécessairement restée limitée ; tandis que, sur la base de la propriété foncière antique méditerranéenne, cette expropriation pouvait assez largement se développer, mais en aboutissant non pas à la formation du capital mais à l’extension de l’esclavage, dont le blocage devait conduire à la décadence du monde antique. Ce n’est que sur la base et dans le cadre des rapports féodaux de production, une exception historique puisqu’elle n’apparaît en somme qu’en Europe occidentale et au Japon, mais en conflit avec eux, que le capital pouvait pleinement développer ses présupposés et ses conditions.

AL. Pourquoi ?

AB. Impossible de répondre en quelques mots. Il me faut renvoyer à l’ouvrage lui-même, dans lequel je montre en quoi les principales caractéristiques des rapports féodaux de production, à savoir le servage, à la fois si proche et si différent de l’esclavage, l’émancipation des villes de l’administration économique et politique de la propriété foncière et du travail agricole, l’émiettement du pouvoir politique au sein de la hiérarchie féodale, ont été autant de facteurs qui ont favorisé, contradictoirement, l’émergence et le développement des conditions de la formation du capital comme rapport de production.

AL. Dans ton analyse, tu accordes une grande importance aux luttes de classes. En quoi cette lutte était-elle différente dans le cours de cette préhistoire du capital de ce qu’elle est aujourd’hui ?

AB. C’est là en effet un autre angle d’attaque de la légende libérale. Loin de voir la formation du capital comme le seul résultat d’un procès automatique et aveugle, j’essaie de montrer comment elle a résulté d’un processus de luttes sociales et politiques, d’ailleurs souvent extrêmement complexe et confus. Luttes que l’on ne peut qualifier de luttes de classes rétrospectivement qu’à la condition de bien comprendre que c’est aussi précisément ces luttes qui font émerger, très lentement, les différentes classes sociales, à commencer par la bourgeoisie, au sein de formations sociales qui se structurent encore pour l’essentiel en castes et en ordres. Telle est sans doute la différence majeure avec notre époque.

AL. En quoi ton travail sur l’origine du capitalisme nous éclaire-t-il sur son état actuel et, éventuellement, sur ses failles ? Quel avenir du capitalisme sa préhistoire dessine-t-elle ?

AB. Le rapport entre les deux n’est évidemment pas immédiat. Mon travail n’a de prime abord qu’un intérêt et une portée théoriques. Il n’est cependant pas non plus totalement déconnecté des enjeux politiques du moment. D’une part, là encore contre la légende libérale, il met en évidence que le capitalisme n’a rien de naturel ou de normal, qu’il n’est nullement l’horizon nécessaire et indépassable de l’histoire, qu’il est au contraire une longue et laborieuse construction sociale. Or ce qui a été construit peut aussi être déconstruit et, avec les matériaux accumulés, autre chose peut être construit à sa place. D’autre part, mon travail montre clairement toute la distance qui sépare la forme marchandise du capital comme rapport de production, en dépit du fait que le second emprunte la première. Cela ne me paraît pas moins nécessaire pour lutter contre les illusions réformistes qui fleurissent au sein du mouvement dit altermondialiste. Il ne suffit pas en effet de proclamer que « le monde n’est pas une marchandise » sans se demander ce qui fait que tout tend à y devenir marchandise, autrement dit sans poser la question des rapports capitalistes de production et, par conséquent, celle du régime de propriété des moyens de production que ces rapports impliquent.

AL. Comment La préhistoire du capital s’articule-t-elle avec ton précédent ouvrage, La reproduction du capital, également paru aux éditions Page deux ? Et quelle sera la prochaine étape de ton analyse ?

AB. Comme je te l’ai dit précédemment, La préhistoire du capital est le premier volet d’une tétralogie consacrée au devenir-monde du capitalisme. Ma prochaine étape sera donc consacrée à l’analyse de la première période de ce

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne

devenir-monde : après avoir montré comment les conditions de la formation du rapport capitaliste de production se sont accumulées au cours de dynamique du Moyen Age européen, il s’agit de montrer que le parachèvement de ces rapports a eu pour condition l’expansion commerciale et coloniale de l’Europe qui se produit à partir de la seconde moitié du XVe siècle et qui conduit l’Europe à réorganiser autour d’elle et sous sa domination et dépendance une bonne partie du monde. Sans cette expansion, jamais ce que Marx appelle « l’accumulation primitive du capital », en fait le parachèvement des rapports capitalistes qui va aboutir à ce qu’on nomme ordinairement « la révolution industrielle », n’aurait pu avoir lieu, ou du moins aussi vite. C’est ce à quoi je travaille actuellement. Quant à la manière dont cette analyse du devenir-monde du capitalisme s’articule avec mon précédent travail, je dois renvoyer à la conclusion de La reproduction du capital, où j’expose le programme théorique que j’ai élaboré à la suite de cette dernière. La tétralogie en cours sur le devenir-monde du capitalisme n’est elle-même que l’exécution d’une partie de ce programme. J’en ai donc encore pour quelques lustres !

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne